

LE VOYAGE
DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Jean-Louis PODVIN et Claire SOUSSEN (dir.)

**Unité de Recherche sur l'Histoire,
les Langues, les Littératures et l'Interculturel
(UR 4030 HLLI)**

Unité de Recherche sur l'Histoire, les Langues,
les Littératures et l'Interculturel
(UR 4030 HLLI)

Mise en page et maquette de couverture : Corinne Rameau

En couverture :
Hendrik Van Minderhout (Rotterdam 1632-Anvers 1696),
« **Vue d'un port d'Orient** », 1688, huile sur toile,
119,2 cm X 247,2 cm (sans cadre) – 133,7 cm X 261,3 (avec cadre).
Musée des Beaux-Arts de Dunkerque, N° inventaire : BA.P.192, legs Benjamin Coffyn en 1887.
Avec l'aimable autorisation du Musée des Beaux-Arts de Dunkerque.
© Direction des Musées de Dunkerque, MBA, photographie Jacques Quecq d'Henriprêt.

LE VOYAGE
DE L'ANTIQUITÉ À NOS JOURS

Jean-Louis PODVIN et Claire SOUSSEN
(dir.)

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek
Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über http://dnb.d-nb.de abrufbar.

Informations bibliographiques de la Deutsche Nationalbibliothek
La Bibliothèque nationale allemande (Deutsche Nationalbibliothek, DNB) a répertorié cette publication : les détails concernant les données bibliographiques peuvent être consultés sur Internet : http://dnb.d-nb.de.

Copyright Shaker Verlag 2022

Alle Rechte, auch das des auszugsweisen Nachdruckes, der auszugsweisen oder vollständigen Wiedergabe, der Speicherung in Datenverarbeitungsanlagen und der Übersetzung, vorbehalten.

Tous droits réservés. En conséquence, toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, de même que tout transfert vers un support numérique et toute traduction, sont interdits sauf autorisation.

Printed in Germany.

ISBN 978-3-8440-7731-5

Shaker Verlag GmbH • Am Langen Graben 15a • 52353 Düren
Telefon: 02421 / 99 0 11 - 0 • Telefax: 02421 / 99 0 11 - 9
Internet: www.shaker.de • E-Mail: info@shaker.de

AVANT-PROPOS

Incités par la politique volontariste engagée par nos trois universités de l'Alliance A2U (Université d'Artois, Université Littoral Côte d'Opale, Université de Picardie Jules Verne) visant à favoriser le décloisonnement entre nos établissements et à mettre en avant des thématiques communes, les représentants de nos laboratoires CREHS (UA), HLLI (ULCO), CHSSC et TRAME (UPJV) ont décidé de développer leur coopération scientifique en poursuivant la dynamique lancée par les deux précédents colloques de 2018 et 2019 – « Les lieux de conflits et leur mémoire » (Amiens, 10-11 décembre 2018) ; « Les religions et la construction des espaces » (Arras, 9-10 octobre 2019) – dans la perspective de constituer la Structure Fédérative de Recherche « Territoires historiques ».

En répondant à ce troisième appel à projets conjoint, nous avons opté pour le thème du voyage à travers les âges. Le colloque « Les voyages, de l'Antiquité à nos jours » s'est tenu les 21 et 22 octobre 2020, à Boulogne-sur-Mer, au Centre universitaire du musée, et nous avons eu la chance de pouvoir nous retrouver physiquement, à la veille du deuxième confinement lié à la pandémie de covid-19. Il a rassemblé une vingtaine d'intervenants : enseignants-chercheurs, membres associés, doctorants de nos unités de recherche respectives. En dépit de leurs disciplines ou spécialités variées (histoire, archéologie, littérature, interculturalité), de leurs périodes d'études différentes (Antiquité, Moyen Âge, Temps modernes, Époque contemporaine), les participants ont pu nourrir de fructueux échanges et dégager un certain nombre de thématiques.

Le comité scientifique du colloque était composé de Charles Giry-Deloison pour le CREHS, Jean Devaux, Jean-Louis Podvin et Claire Soussen pour HLLI, Philippe Nivet pour le CHSSC, Pascal Montaubin pour TRAME.

Jean-Louis Podvin,
Directeur de l'UR 4030 HLLI

UR 4027, CREHS : Centre de Recherche et d'Études Histoire et Sociétés ; Université d'Artois

UR 4030, HLLI : Histoire, Langues, Littératures et Interculturel ; Université Littoral Côte d'Opale

UR 4289, CHSSC : Centre d'Histoire des Sociétés, des Sciences et des Conflits ; Université de Picardie Jules Verne

UR 4284, TRAME : Textes, Représentations, Archéologie, Autorité et Mémoire de l'Antiquité à la Renaissance ; Université de Picardie Jules Verne

INTRODUCTION

CLAIRE SOUSSEN
Univ. Littoral Côte d'Opale, UR 4030 HLLI,
Unité de Recherche sur l'Histoire, les Langues, les Littératures et l'Interculturel, F-62200 Boulogne-sur-Mer, France

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage…

L'intitulé de ce colloque consacré au voyage a été voulu volontairement large afin d'accueillir les communications de l'éventail des chercheurs des laboratoires des universités des Hauts-de-France qui collaborent dans l'alliance A2U. Paradoxalement, ce qui pouvait apparaître au départ comme un expédient permet en réalité de donner à notre objet toute son amplitude, de le saisir dans sa profondeur chronologique et son épaisseur thématique, de l'appréhender comme fait social et objet d'histoire total, pour paraphraser Marcel Mauss.

C'est que le voyage semble avoir été un corollaire de l'aventure humaine de toute éternité. Mu par la quête d'un « mieux ailleurs », d'une soif de connaissance ou de découverte, poussé par une nécessité vitale, l'homme s'est toujours déplacé. Mais le déplacement fait-il le voyage ? Nous n'évoquerons pas les déplacements de nos ancêtres du paléolithique, nomades par nécessité et qui de ce fait ont peuplé l'ensemble du monde habitable, mais nous nous concentrerons sur l'expérience du voyage aux temps historiques. Or, les textes les plus anciens de l'humanité mettent en scène le voyage, souvent comme élément fondateur, expérience existentielle ou rite de passage permettant à l'homme de donner sa pleine mesure et même de toucher à l'héroïsme au sens propre. Premier de ces textes fondateurs, l'Épopée de Gilgamesh[1] dont la première version connue a été mise

[1] *L'épopée de Gilgamesh,* traduit et adapté par Abed Azrié, Paris, Albin Michel, 2015 (1ère édition Berg International 1979).

par écrit en akkadien au tournant des XVIII[e] et XVII[e] siècles avant notre ère à partir d'un fond de tradition sumérienne datant de la fin du troisième millénaire. Personnage ambivalent, sans égal par sa force et sa prestance, mais tyrannique pour ses sujets, Gilgamesh, roi d'Uruk, finit par acquérir la sagesse au bout de son voyage en quête de l'immortalité, voyage qui l'a mené dans le pays des Cèdres puis dans les espaces désertiques des confins du monde. Ce qu'a découvert Gilgamesh au cours de son épopée, en même temps que son humanité, c'est lui-même. Devenu sage, il se résout à ne pas s'exhausser au-dessus de sa nature. Et de fait, dans ces textes fondateurs, le voyage est souvent une découverte de soi.

Il en va de même dans la Bible où, qu'il s'agisse d'Abraham ou bien du peuple hébreu, la finalité du voyage est l'accomplissement d'un destin personnel, mais aussi collectif, en même temps que du dessein divin. Pour répondre à l'appel de Dieu, Abram qui n'est pas encore Abraham doit quitter son pays, la terre de ses pères, pour accomplir avec sa famille le long voyage vers la terre de Canaan promise à sa descendance :

1 « L'Éternel dit à Abram : Va-t-en de ton pays, de ta patrie, et de la maison de ton père, dans le pays que je te montrerai.
2 Je ferai de toi une grande nation, et je te bénirai ; je rendrai ton nom grand, et tu seras une source de bénédiction.
3 Je bénirai ceux qui te béniront, et je maudirai ceux qui te maudiront ; et toutes les familles de la terre seront bénies en toi.
4 Abram partit, comme l'Éternel le lui avait dit, et Lot partit avec lui. Abram était âgé de soixante-quinze ans, lorsqu'il sortit de Charan.
5 Abram prit Saraï, sa femme, et Lot, fils de son frère, avec tous les biens qu'ils possédaient et les serviteurs qu'ils avaient acquis à Charan. Ils partirent pour aller dans le pays de Canaan, et ils arrivèrent au pays de Canaan ». (Genèse 12, 1-5).

C'est une fois arrivé dans ce qui est vraiment chez lui qu'Abraham devient lui-même : il renaît dans son nouveau foyer, ce que symbolise l'ajout d'une syllabe à son nom, Abram est devenu Abraham.

Le même schéma est à l'œuvre pour l'islam seize siècles plus tard[2], puisque c'est seulement par l'accomplissement de la Hijra, le

[2] Pour la datation du « cycle d'Abraham », voir Thomas Römer, « Cours : La construction d'un ancêtre : la formation du cycle d'Abraham », *Cours et travaux du Collège de France*, Annuaire 109[e] année, Collège de France, Paris, mars 2010, p. 669-687.

départ de La Mecque pour Médine, que l'accomplissement de la vocation de Mohammed est réalisé, qu'il trouve un auditoire pour le message qu'Allah lui a adressé.

Mais, dans la Bible du moins, le voyage ne cesse pas puisque Jacob et ses fils, poussés par la famine, sont contraints de partir pour l'Égypte. L'histoire des Hébreux est en effet caractérisée par une récurrence du voyage, choisi lorsqu'il s'agit de rejoindre la Terre promise, ou au contraire subi lorsqu'ils en sont chassés et contraints à l'exil. Quels que soient les cas, le voyage dans l'Ancien Testament est synonyme de franchissement d'étapes, progressives lorsqu'il s'agit de bénir Abraham ou sa descendance qui se dirige vers la Terre promise, ou régressives lorsqu'il s'agit de sanctionner les errements du peuple hébreu qui lui valent l'errance et l'éloignement par rapport à cette même terre. C'est en effet une caractéristique des voyages de l'Antiquité, réels ou symboliques, que leur terme est souvent inconnu. L'errance des Hébreux dans le désert après la sortie d'Égypte dure ainsi 40 ans. De même le voyage d'Ulysse vers Ithaque à la fin de la guerre de Troie dure 10 ans.

Le voyage qui recèle des dangers multiples est aussi synonyme de surpassement et d'accomplissement lorsqu'il est réussi, c'est-à-dire lorsqu'il mène à bon port. Si le voyage d'Ulysse est un enrichissement, une succession de découvertes – et c'est là une autre facette du voyage que celle d'un déplacement en quête de découverte de l'autre cette fois –, le but ultime en est néanmoins le retour chez lui à Ithaque. Les différentes étapes de son odyssée l'ont conduit à traverser de nombreuses épreuves et surtout à rencontrer diverses créatures à la fois attirantes et effrayantes, protectrices ou menaçantes, à côté desquelles la vie à Ithaque devait paraître bien monotone. Pourtant, une fois passé le temps des découvertes et surmontées les épreuves, le héros est heureux de retrouver son foyer. C'est du moins ce qu'en comprenaient les Renaissants si l'on en croit la suite des vers de Du Bellay[3] :

> Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
> Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
> Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
> Vivre entre ses parents le reste de son âge !

[3] Joachim Du Bellay, *Les regrets,* Sonnet XXXI.

La dimension initiatique du voyage se double d'une dimension salvifique au Moyen Âge à travers le pèlerinage. Volontaire ou pénitentiel, il pousse les pèlerins à s'aventurer parfois très loin de chez eux, mus par la foi et/ou par l'angoisse, prêts à affronter les dangers que recèle encore et pour longtemps ce voyage sur terre ou sur mer. Le pèlerinage implique lui aussi le retour et, si ce que l'on cherche au loin ne peut être trouvé chez soi, le voyage de retour signifie que le but a été atteint[4].

Mais le désir de connaissance, le goût de l'enquête ne sont pas étrangers aux voyageurs médiévaux. Que l'on songe aux maîtres et aux étudiants qui se déplaçaient parfois loin de chez eux, les uns pour dispenser leur savoir, les autres pour le puiser à la source, ou encore à la vaste entreprise menée par Benjamin de Tudèle, parti de Saragosse vers 1165, et qui relate les différentes étapes de son voyage, désireux de dresser l'inventaire des communautés juives de par le monde. Il traverse l'Europe puis l'Asie Mineure, l'Asie centrale, le Moyen Orient avant de parcourir la Perse de long en large. Il visite la côte arabique, puis la côte de Malabar et l'île de Ceylan. À cette occasion, Benjamin parle aussi de la Chine, et l'on prétend qu'il est le premier auteur occidental à avoir mentionné ce pays[5].

À la fin du Moyen Âge s'ouvre la période que les Historiens ont rétrospectivement qualifiée de « Grandes découvertes », sous-tendues en réalité par plusieurs préoccupations : une soif de découvertes et notamment celle de terres, de routes et de civilisations nouvelles, et des préoccupations d'ordre économique. À ce moment-là fleurissent les récits de voyage qui narrent les réalités vécues, mais qui font toujours une large place à l'imaginaire. Sans entrer dans les discussions qui ont animé les spécialistes sur la réalité et la fiction dans l'œuvre de Marco Polo, cette double dimension, documentaire et imaginaire, y est bien présente et n'est pas pour rien dans l'immense succès du *Devisement du monde*[6] composé à la toute fin du XIII^e^ siècle et rebaptisé *Livre des merveilles du monde*. L'œuvre inspire d'autres auteurs qui l'adaptent et contribuent encore à sa

[4] Magali Cheynet, « La route des pèlerins : éléments bibliographiques », *Questes*, 22 | 2011, 97-104.
[5] Marcus Adler, *The Itinerary of Benjamin of Tudela*, Londres, Oxford University Press, 1907. Voir Juliette Sibon, « Benjamin de Tudèle, géographe ou voyageur ? Pistes de relecture du Sefer massa'ot », dans Henri Bresc et Emmanuelle Tixier du Mesnil (dir.), *Géographes et voyageurs au Moyen Âge,* Nanterre, Presses universitaires de Paris Nanterre, 2010, p. 207-223.
[6] Marco Polo, *Le devisement du monde,* Paris, La Découverte, 2011.

diffusion, ainsi Jean de Mandeville, chevalier anglais qui compose un autre *Livre des merveilles du monde*[7] un demi-siècle après le premier, qui narre lui aussi le voyage, largement imaginaire, de l'auteur en Égypte, en Inde, en Asie centrale et en Chine.

Les voyages d'exploration menés à partir de la fin du XV^e^ siècle ne peuvent se comprendre sans cet arrière-plan littéraire qui révèle l'appel de l'ailleurs des Occidentaux à la fin du Moyen Âge. Derrière les expéditions de Christophe Colomb, Amerigo Vespucci ou Fernand Magellan, qui accomplissent bien plus que des voyages, la soif de découvertes et les dangers n'ont pas disparu.

Il faut attendre l'ère moderne pour qu'émerge et domine une autre dimension, celle de l'agrément qui fait du voyage un plaisir, un loisir : on peut dire qu'alors le voyage est apprivoisé et devient même parfois, passage obligé. C'est dans cette logique que s'inscrivent les voyages en Italie des aristocrates des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, avant la grande période de la démocratisation du voyage au XX^e^ siècle. Passage obligé, le voyage l'est également parfois dans le cadre de la formation professionnelle : ainsi pour les Compagnons du devoir. À l'instar des maîtres et des étudiants du Moyen Âge, les différentes étapes de leur déplacement rythment l'évolution de leur cursus et la progression de leur apprentissage. Le voyage assume alors une fonction initiatique et devient alors plus qu'un « art de voyager », « un art de faire par le voyage »[8].

Ainsi, qu'il soit quête de soi ou de l'autre, accomplissement du dessein divin ou d'un salut personnel, rite de passage ou cycle de formation professionnelle, le voyage revêt une pluralité de formes et de significations au cours de l'histoire, et c'est ce que les communications prononcées au cours du colloque ont brillamment illustré. Par-delà la richesse et la diversité des articles rassemblés dans notre ouvrage, quatre grands axes se dégagent qui appréhendent les multiples dimensions du voyage de l'Antiquité à nos jours, de la plus symbolique à la plus pratique.

Plusieurs articles envisagent le voyage comme métaphore du temps et réflexion sur le monde : Anne Daguet-Gagey étudie ainsi l'évolution de la conception du temps dans l'Antiquité à travers les

[7] Jean de Mandeville, *Le livre des merveilles du monde,* éd. Christiane Deluz, Paris, CNRS Éds., 2001.

[8] Bernard Fernandez, « L'Homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre », dans René Barbier (dir.), Éducation et sagesse, Question de, 123, 2000.

voyages d'Ulysse, Énée et Abraham, d'une dynamique cyclique à une progression linéaire. Alice Lamy analyse quant à elle le voyage comme outil d'appréhension du monde à travers une de ces œuvres majeures du Moyen Âge qu'étaient les encyclopédies, en l'occurrence l'*Image du Monde* de Gossuin de Metz, somme de connaissances inouïe. La mise en abyme, par Pascale Rodts-Rougé, des voyages de Jean de La Fontaine et Jacques Réda en Limousin et au cœur de la France à trois siècles de distance, constitue un prolongement de l'approche du voyage comme réflexion sur le monde aux époques moderne et contemporaine.

Une série d'articles aborde le voyage comme objet de découverte et expérience de dépaysement. Jean-Louis Podvin consacre au voyage en Égypte et à l'émerveillement qu'il suscite une étude sur la longue durée depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque contemporaine. L'analyse, par Jean Devaux, du récit du premier voyage en Espagne de Charles Quint à travers la chronique de Laurent Vital, met en évidence quant à elle l'expérience de l'altérité que recèle le voyage. Ce sont encore l'émerveillement et la découverte de l'autre qui dominent les récits de voyages vers les Antilles au XVII^e^ siècle, étudiés par Éric Roulet. Enfin, la formation de Philippe Stanhope, fils illégitime du comte de Chesterfield au milieu du XVIII^e^ siècle, qui accomplit un grand tour d'Europe et en rend compte à son père à travers sa correspondance étudiée par Charles Giry-Deloison, ainsi que l'organisation de séjours dans le Boulonnais par et pour des Anglais, analysée par Émilie Perrichon, illustrent l'importance du voyage comme outil d'apprentissage.

Plusieurs articles, évoquant la matérialité et les conditions du voyage, mettent en évidence le fait que, malgré sa plus large diffusion de l'Antiquité à l'époque moderne, le voyage n'est pas une expérience anodine. Michaël Girardin traite des « petits tracas du voyage », liés notamment à sa fiscalité, d'après les sources de la Judée antique ; Hélène Rougier consacre son étude aux ports d'Occident à l'époque du Haut-Empire alors que la prospérité de Rome repose en partie sur l'activité commerciale. Au Moyen Âge, l'expérience du voyage s'ouvre à un public plus nombreux, jusqu'à devenir « ordinaire » pour certains comme le montre Christine Jéhanno. Marc Suttor le démontre également à travers l'analyse diachronique, de l'Antiquité à l'époque médiévale, du voyage sur la Meuse. Agathe Leyssens analyse quant à elle les obstacles au voyage

et les tracas subis par les voyageurs à Dunkerque au XVIII^{e} siècle du fait de l'administration locale.

Un dernier axe rassemble les articles qui mettent en évidence le voyage comme instrument de guérison, au sens propre comme avec l'exemple de la vogue de la nauthérapie analysé par Renaud Decauchy, comme au sens figuré à travers les articles consacrés aux voyages sur les champs de bataille de la Première Guerre mondiale analysés par Philippe Nivet et Clémentine Vidal Naquet. Le voyage se fait alors catharsis ou exorcisme, instrument qui permet de dépasser l'horreur ressentie par les victimes de la Grande guerre et leurs proches. Enfin, le voyage forcé que constitue l'exil des poètes sud-américains, analysé par Benoît Santini, est lui aussi, d'une certaine manière, l'instrument de leur salut.